

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

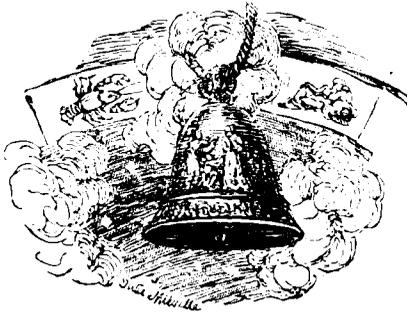
Google Livres

LA
CLOCHE,

TRADUITE DE L'ALLEMAND DE SCHILLER,

PAR

M^{lle}. JULIE MIÉVILLE,
Auteur d'Abraham ou les Patriarches.



PARIS,
J. J. RISLER, RUE BASSE DU REMPART.
LAUSANNE,
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX.
1858.

LA
CLOCHE,

TRADUITE DE L'ALLEMAND DE SCHILLER,

PAR

Mlle. JULIE MIÉVILLE,

Auteur d'Abraham ou les Patriarches.



PARIS,

J. J. RISLER, RUE BASSE DU REMPART.

LAUSANNE,

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX.

1838.



LA CLOCHE.

VIVOS VOCO. MORTUOS PLANGO. FULGURA FRANGO.

Voilà le moule d'argile
Dans le sol assujetti.
Qu'aujourd'hui l'airain docile
En cloche soit converti.
Allons compagnons, courage,
Achevons ce grand ouvrage.

Que nos fronts noircis
De sueurs s'inondent ;
Qu'à nos longs soucis
Nos succès répondent.

Mais tout ce grand travail que nos mains ont conduit ,
S'il n'est béni du ciel demeurera sans fruit.



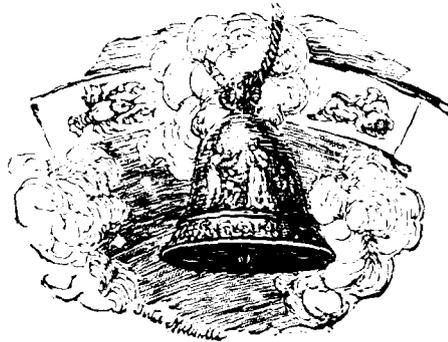
Mélons , amis , à notre ouvrage
Quelques discours sentencieux ;
Une morale douce et sage
Egaie un travail sérieux.
Voyons si d'une faible cause
Un grand effet ne peut sortir ;
Au mépris celui-là s'expose
Qui travaille sans réfléchir.
L'homme a seul de l'intelligence
Reçu le pouvoir souverain ;
Son esprit doit juger d'avance
Tout ce que produira sa main.



Que du pin , que du mélèze ,
Les troncs secs et résineux ,
Entassés dans la fournaise ,
La pénètrent de leurs feux.
Amis , dans la fosse ardente ,
Où , tel qu'une onde brûlante ,
Le liquide airain
Que le feu tourmente ,
Vomit de son sein
L'écume flottante ,
Vite jetez l'étain , dont la sage douceur
Va calmer du courant la bouillante fureur.



Enlevé du sein de la terre ,
Ce métal , au moule jeté ,
Devenu voisin du tonnerre ,
Atteindra la postérité.
Sa voix sonore et mesurée ,
Unie aux chœurs religieux ,
Portera de l'ame éplorée
Les soupirs jusque dans les cieux ;
Et , prêtant aux heures errantes
Son accent grave et solennel ,
Marquera les phases changeantes
Des destins de l'homme mortel.





Une blanchâtre fumée ,
En flocons se dispersant ,
De la matière enflammée
Se détache incessamment.
Que la soude pénétrante
Hâte la fusion lente.

Au sein du fourneau ,
Sans perdre courage ,
Otez de nouveau
Tout ce qui surnage ,
Afin que , dégagé d'un mélange odieux ,
Le métal frappe l'air de sons harmonieux.



Car sa voix brillante et sonore,
Unie aux accens de l'amour,
Du jeune enfant, à son aurore,
Doit saluer le premier jour.
Objet d'une douce espérance
Pour lui, le sort mystérieux
Trace dans l'ombre et le silence,
Des jours propices ou fâcheux.
Par les soins d'une tendre mère,
Le bonheur luit sur son berceau ;
Lueur hélas ! trop passagère,
O jour de nos jours le plus beau !
Le temps fuit ; de la jeune fille
L'homme enfant méprise les jeux :
Il part, et loin de sa famille
Promène ses désirs fougueux.
Lassé de son pèlerinage,
Il revoit ses foyers chéris ;
Une céleste et douce image
Vient charmer ses regards surpris.
C'est la vierge modeste et pure
Dans tout l'éclat de sa beauté ;
Le doux penchant de la nature,
Du jeune homme abat la fierté ;
Un transport inconnu l'agite,

Des larmes remplissent ses yeux ,
Dès qu'il la voit , son cœur palpite ,
Il fuit ses compagnons joyeux ;
Errant sur ses traces chéries ,
Un sourire le rend heureux ;
Il cueille les fleurs des prairies ,
Pour orner l'objet de ses feux.
Tendre désir ! Bonheur suprême !
Age d'or du premier amour !
L'amant , auprès de ce qu'il aime ,
N'est plus au terrestre séjour.
Son cœur , enivré de tendresse ,
Nage dans la félicité :
O temps de bonheur et d'ivresse ,
Tu fuis à jamais regretté !





Voyez la terre noircie ;
Si , dans le métal entré ,
Ce baton se vitrifie ,
Le mélange est opéré ,
Et la brûlante matière
Pourra franchir la barrière.

A moi , compagnons !
D'une main hardie ,
Venez , défions
Sa vaine furie.

Voyez si nous avons avec quelque bonheur,
Combiné des métaux la force et la douceur.



Car un son , plein d'harmonie ,
Fruit de ce mélange heureux ,
A qui s'unit pour la vie
Par d'indissolubles nœuds ,
Apprendra qu'avec prudence ,
Long-temps , on doit éprouver
Si la douce intelligence
En deux cœurs peut se trouver.

Courte est l'illusion ; à ses douceurs trompeuses
Succède le long repentir.
Dans ses boucles gracieuses ,
Que soulève le Zéphir,
La vierge timide et belle
Place le chapeau de fleurs ;

Et cependant l'airain vers le temple l'appelle ;
Partout l'air retentit de joyeuses clameurs ;
Le jeune et fier époux , ravi de sa conquête ,
A ses pas incertains prête un tendre secours....
Hélas ! cette belle fête
Termine nos plus beaux jours !

Avec la chaste ceinture ,
Avec le voile jaloux ,
Tombe l'aimable imposture
Du prestige le plus doux.
Du moins , que dans le cœur la passion mourante
Y laisse vivre encor la flamme de l'amour.
Que la fleur pâle et languissante
Au fruit abandonne son tour.
A travers les soucis et les maux de la vie ,
Au prix de ses sueurs , l'homme s'ouvre un chemin ;
Son bras doit conquérir cette terre ennemie ,
S'il veut goûter un jour un fortuné destin.
Travaillant du soir au matin ,
Il défriche , il plante , il arrose , .
Combine , réfléchit , s'expose ,
Fuit le repos et ses douceurs ,
Du soleil brave les ardeurs.
Enfin , comblant ses vœux , une heureuse abondance.
Partout autour de lui fait régner l'opulence.
Ses greniers ne sauraient contenir sa moisson ,
Il orne , il agrandit sa commode maison.

Dans cette paisible enceinte ,
Une douce autorité
Fait respecter, sans contrainte ,
Son pouvoir plein de bonté.
C'est l'active ménagère ,
C'est la sage et bonne mère ;
Ses soins , ses tendres avis ,
Règlent tout dans sa famille ;
Aux vertus formant sa fille ,
Elle dirige ses fils.
Tantôt , soigneuse et prudente ,
De la récolte abondante ,
Elle serre le trésor ;
Tantôt , lorsque tout repose ,
Dans son cellier le dispose ,
Et seule elle veille encor.

Du gain qu'elle augmenta les coffres se remplissent ;
Ses rapides fuseaux à l'œil s'évanouissent.
Sur les rayons polis , avec ordre rangés ,
Et le lin blanc de neige , et la laine éclatante ,

En utiles tissus par ses soins sont changés ;
Elle pourvoit à tout , et sa main diligente
Tire d'un vain éclat de solides bienfaits,
Sans se lasser jamais.

Du sommet élevé de sa vaste demeure ,
Le père de famille , au loin portant les yeux ,
Souvent lorsque du jour s'enfuit la dernière heure ,
Promène autour de lui son regard radieux.
Il voit tous ses greniers regorger de fourrage ;
Voit leurs poutres plier sous le faix du froment ,
Et de nouveaux trésors conçoit l'heureux présage
En suivant de ses bleds l'ondoyant mouvement.
« Qu'ai-je à craindre, » dit-il , plein d'orgueil et d'ivresse,
« Sur un solide fond repose ma richesse ,
« Je te défie , ô sort , de pouvoir m'accabler ! »

Ah ! tais-toi , malheureux ! Il n'est point d'alliance
Qui puisse du destin désarmer la puissance.
Même au sein du bonheur un mortel doit trembler !



Voyez-vous de l'ouverture
Tous les bords se denteler ?
Au fond de la voûte obscure
Le torrent peut s'écouler.
Mais de son aveugle rage
Que Dieu sauve notre ouvrage !

Implorez l'appui
Du maître du monde ;
Espérez en lui,
Et lâchez la bonde.

Avec quelle vitesse , et quel emportement ,
S'élançe le métal dans le gouffre fumant !



Du feu l'activité puissante
Produit d'innombrables bienfaits ,
Alors que d'une main prudente ,
L'homme en dirige les effets ;
Mais lorsque , perçant la barrière ,
Où l'art le tenait arrêté ,
Il reprend sa route première ,
Et se déploie en liberté ,
Malheur aux murs qu'ont su construire
D'habiles et savantes mains !
Car la nature aime à détruire
Les travaux des faibles humains.
Dans l'humide sein des nuages ,
Sont formés par un bras puissant ,
La pluie et ses heureux présages ,
L'éclair rapide et menaçant.
Ecoutez !... la cloche plaintive
Gémit au sommet de la tour ;
Pourquoi cette clarté si vive ?
Nous sommes encor loin du jour !
La foudre a déchiré les nues ,
Le ciel est d'un rouge sanglant ,
Voyez accourir dans les rues
Tout ce peuple pâle et tremblant !

Dans la ville partout l'épouvante est semée ;
En épais tourbillons s'élançe la fumée ,
Et jusque dans les cieux la flamme s'élevant
Vole de toute part sur les ailes du vent. .

Les vitraux frémissent ;
Les piliers fléchissent ;
Les murs vont croulant.

Les poutres brisées
Tombent embrasées
Sur le sol brûlant.

Les mères errantes ,
Trainent , gémissantes ,
Leurs jeunes enfans.

Les troupeaux périssent ,
Leurs plaintes remplissent
Les débris fumans.

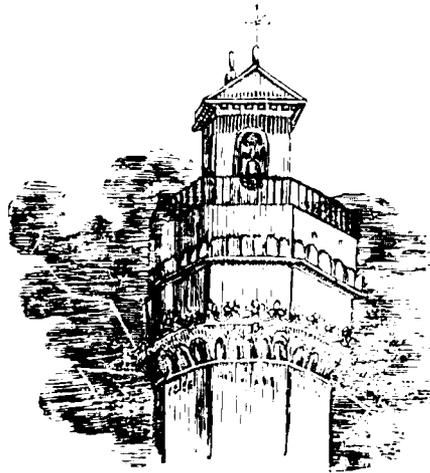
L'un accourt ; l'autre fuit ; l'autre au prix de sa vie
Arrache ses trésors à la flamme ennemie ;
Voyez , à la clarté de ce feu dévorant ,
Les seaux de mains en mains dans la chaîne courant ;

L'eau jaillir dans les airs , pour protéger encore
Ces faites élevés que la flamme dévore ;
La colonne liquide atteint , en mugissant ,
Le feu qui disparaît et renaît plus puissant ;
Dans ces vastes greniers , où la sage prudence ,
De la mûre récolte entasse l'abondance ,
Il court en pétillant. D'un bois sec composé ,
L'édifice à la flamme offre un triomphe aisé ;
Elle en sort aussitôt , s'élance jusqu'aux nues ;
Plus d'espoir ! L'homme hélas ! sent ses forces vaincues ,
Cède au pouvoir du ciel , et , muet spectateur ,
Contemple les efforts du fléau destructeur ;
Admire avec effroi sa terrible furie ,
Et voit périr le fruit d'une longue industrie.

La flamme a tout détruit : la pluie et les autans
Vont régner dans ce lieu dépeuplé d'habitans.
L'effroi s'est établi dans ces tristes mesures ;
Et dans l'intérieur des murs sans couvertures ,
Les nuages errans , et les oiseaux divers ,
Plongent du haut des airs.

Promenant ses regards sur la terre fumante ,
Où tout lui fut ravi par le cruel destin ,

L'homme prend , sans gémir , dans sa main indigente ,
L'humble bâton du pèlerin.
De quoi se plaindrait-il ? le feu , dans sa furie ,
A-t-il détruit les biens les plus chers à son cœur ?
Non ! son œil a compté sa famille chérie ,
Et retrouvé tous ceux qu'appelait sa douleur.





Coulant au sein de la terre ,
Le torrent vient de tarir.
De la docile matière
Le moule a pu se remplir.
Et l'heure viendra..... peut-être
Où l'ouvrage va paraître.
Mais si le courant
Sortait de sa route ?
Si le fier torrent
Renversait la voûte !....
Ah ! tandis que l'espoir fait battre notre cœur ,
Peut-être , à pas pressés , s'avance le malheur.



Pleins d'espérance ainsi , dans le sein de la terre ,
Le fruit de nos travaux fut placé par nos mains.
De la bonté du ciel attendant son salaire ,
Le semeur y répand les plus beaux de ses grains.
Dans les pleurs et le deuil , au sein de la poussière ,
L'homme dépose encore un grain plus précieux ,
Et la foi nous fait voir cette plante , si chère ,
Germer dans le cercueil pour fleurir dans les cieux.

Le glas des cloches funéraires
Ebranle lentement les airs.
Leurs accens graves et sévères
Forment de lugubres concerts ,
Accompagnant ainsi , vers sa couche d'argile ,
Un voyageur qui marche à son dernier asile.

Ah ! c'est le trésor de l'époux ,
C'est la mère fidèle et tendre ,
Au sépulcre on la voit descendre ,
Arrachée aux nœuds les plus doux.
Le sombre roi de l'épouvante ,
L'ôte à l'époux qu'elle chérit ;
Il l'ôte à la troupe innocente

Des enfans que son sein nourrit.
Alors de la famille entière
On voit se rompre le faisceau ,
Car l'épouse , la tendre mère ,
Dort pour jamais dans le tombeau.
Où donc est sa main tutélaire ?
Ses soins si doux si bienfaisans ?
On n'entend plus sa voix si chère
Dont l'amour dictait les accens !
Hélas ! sa famille naissante
Gémit , sous les sévères lois
De l'étrangère menaçante ,
Au cœur sec , à la dure voix.





Laissez maintenant la cloche
Lentement se refroidir ;
Et , puisque la nuit s'approche ,
Du repos allez jouir.
La lune , de sa lumière ,
Commence à blanchir la terre.

Courez sous l'ormeau ,
Laissez là l'ouvrage ;
Tel s'ébat l'oiseau
Sous le vert feuillage.

L'ouvrier dort en paix , mais le souci rongeur
Du maître jour et nuit vient agiter le cœur.



A travers la forêt sauvage

Le voyageur marche gaïment.

Il voit dans le lointain les toits de son village,

Il entend des brebis le plaintif bêlement.

Des bœufs au large front la troupe mugissante

A pas précipités descend le vert coteau ;

Du pesant chariot la masse chancelante

Avance en gémissant sous son riche fardeau.

Plus d'une jeune moissonneuse

Court en chantant vers le hameau ,

Et toute la troupe joyeuse

Va gaïment danser sous l'ormeau.

Mais bientôt le bruit cesse, et les ombres errantes

Appellent le repos dans les maisons bruyantes.

La lampe allumée à son tour

Assemble toute la famille ,

Et près du foyer qui pétille,

Chacun vient oublier les fatigues du jour.

La porte sur ses gonds lentement attirée

De la ville paisible interdira l'entrée ,

Et , malgré la nuit sombre et sa vague frayeur ,

Le citoyen s'endort à l'abri de la peur.

Car le méchant , en vain , pour le crime s'apprête ,
Thémis à l'œil perçant le découvre et l'arrête :

O toi qui descendis des cieux ,
Afin d'unir l'homme à son frère ,
Toi , qui fondas , sous nos aïeux ,
Des cités l'abri tutélaire ,
Harmonie , à ta douce voix ,
S'assembla dès les premiers âges ,
Sous de saintes et justes lois ,
La foule des mortels sauvages .
Et des nœuds dont fut entouré
L'homme en sa famille chérie ,
Tu formas ce lien sacré ,
L'amour puissant de la patrie .

Au sein d'un immense concours ,
Où mille mains industrieuses ,
Des obstacles victorieuses ,
S'offrent un mutuel secours ,
Tandis que leurs efforts s'unissent
Dans une heureuse activité ,
Le maître et l'ouvrier jouissent

Des bienfaits de la liberté.
Chacun , content de sa fortune ,
Utile à la cause commune ,
Du méchant brave les complots ;
Travail ! appui de notre vie ,
C'est par toi qu'elle est embellie ,
C'est toi , dont l'utile magie
De l'or nous amène les flots.
Paré d'un oisif diadème ,
Si le roi brille au rang suprême,
Le travail et l'activité,
Voilà l'honneur de la cité.

Douce paix ! concorde chérie !
Ah ! sur notre heureuse patrie ,
Demeurez ! demeurez toujours !
Que jamais le moment n'arrive
Où , sur une aile fugitive ,
Désertant nos paisibles tours ,
Vous feriez place au noir cortège
Que la discorde sacrilège
Traîne avec elle dans son cours !
Que cette fertile contrée ,

Où du ciel la voûte azurée
Rougit à l'éclat d'un beau soir,
Jamais ne brille au feu terrible
Qu'allument la guerre inflexible,
La vengeance et le désespoir.





Renversez cet édifice ,
Car notre espoir est rempli.
Que notre œil se réjouisse ,
Voyant l'ouvrage accompli.
Que le marteau retentisse ,
Que cette voûte fléchisse ,
Afin qu'au grand jour,
Régulière et belle ,
Paraisse , à son tour ,
La forme nouvelle.

Car la cloche ne peut s'élever du terrain
Si le moule , en éclats , n'abandonne l'airain.



Le maître , d'une main habile ,
Sans redouter l'événement ,
Peut briser le moule inutile ,
Choisissant l'heure et le moment.
Mais , malheur ! lorsque , plein de rage ,
S'ouvrant à soi-même un chemin ,
Comme un épouvantable orage ,
S'élance le brûlant airain !
Renversant la voûte brisée ,
Partout , sur la terre embrasée ,
Le ravage marque ses pas ;
Redoutable et sombre puissance ,
La force sans intelligence
Renverse et ne rétablit pas.

Si le peuple s'emporte , et s'affranchit lui-même ,
Que moissonnera-t-il ? La ruine qu'il sème.

Malheur , lorsque dans l'ombre au sein d'une cité ,
Couvent secrètement les brandons de la haine !

Bientôt tout un peuple irrité
En fureur va briser sa chaîne.
De ses droits méconnus rappelant la rigueur ,
A soi-même il se fait justice.

Il faut que dans les airs la cloche retentisse ,
Du tumulte croissant qu'elle augmente l'horreur ,
Et , signal bienfaisant de paix et d'harmonie ,
Qu'elle aille des excès redoubler la furie.

Aux cris de liberté , d'égalité d'état ,
Le citoyen paisible est devenu soldat.
Des cohortes sans chefs envahissent les rues ,
Des bandes d'égorgeurs , partout sont accourues.
Des femmes ! (qui croira ce prodige odieux !)
Fières de surpasser ces monstres furieux ,
Prenant , avec l'instinct , les dents de la panthère ,
De l'ennemi vaincu , couché sur la poussière ,
Ont déchiré le cœur encor tout palpitant !
Partout d'un saint respect le rempart s'écroulant ,
Il n'est rien de sacré. Le juste se retire ;
Il fait place au méchant , à qui seul est l'empire ,
Et le vice vainqueur marche à front découvert.
Si du lion qui dort dans le fond d'un désert ,
Le terrible réveil vous glace d'épouvante ,
Si vous craignez le tigre et sa gueule sanglante ,
Ah ! redoutez bien plus l'homme aveugle et sans frein.
Malheur à qui mettra dans sa brutale main

Le céleste flambeau , dont la lueur fidèle
Ne saurait éclairer son obscure prunelle.
Mais qui , de sa fureur , instrument détesté ,
De cendres couvrira les champs et la cité.





Dans la voûte qui s'écroule ,
Ainsi qu'un astre brillant
Voyez sortir de son moule
Le métal étincelant.
Dieu me comble d'allégresse !
Il a béni notre adresse !
 Quel éclat vermeil
 Jette tout l'ouvrage !
 Ainsi le soleil
 Reluit sans nuage.
Et du riche écusson le travail curieux
Va couronner d'honneur l'artiste ingénieux.



Accourez, compagnons ! Dans les eaux du baptême
Consacrons tous ici l'ouvrage de nos mains.
CONCORDE ! c'est le nom qui , marquant ses destins ,
Lui doit être imposé dans ce moment suprême.
Venez ! les citoyens rassemblés par sa voix ,
D'un fraternel amour suivront les saintes lois.

Ainsi , dans la suite des âges ,
De l'ouvrier industriel
Elle ira , par de saints usages ,
Accomplir les desseins pieux ;
Et loin des soucis de la terre ,
Sur les bords de l'Eternité ,
Ira rejoindre le tonnerre
Et planer dans l'immensité.
Sa voix , dans la voûte azurée ,
Unie aux chants de l'empyrée ,
Formera de graves concerts ,
Par cette sublime harmonie
Célébrant la gloire infinie
Du créateur de l'univers.
Et parmi les troupes errantes
Des constellations brillantes

Qui des saisons règlent le cours ,
Elle instruira l'âme attentive
A compter l'heure fugitive ,
Qui passe et s'enfuit pour toujours.
Sans amour et sans espérance ,
Sans désir, sans intelligence ,
Cependant organe du sort ,
On la verra partout unie
Aux graves scènes de la vie ,
Depuis la naissance à la mort.
Et comme sa voix éclatante ,
Etonnant l'oreille tremblante ,
Frappe l'air et s'évanouit ,
Qu'elle apprenne aux enfans des hommes ,
Que dans le séjour où nous sommes
Tout disparaît ou se détruit.





Que d'une corde puissante
L'effort lent, mais vigoureux,
Tire la cloche pesante
De son caveau ténébreux.
Qu'elle aille dans sa patrie,
Au séjour de l'harmonie.

Ferme ! tirez-la !

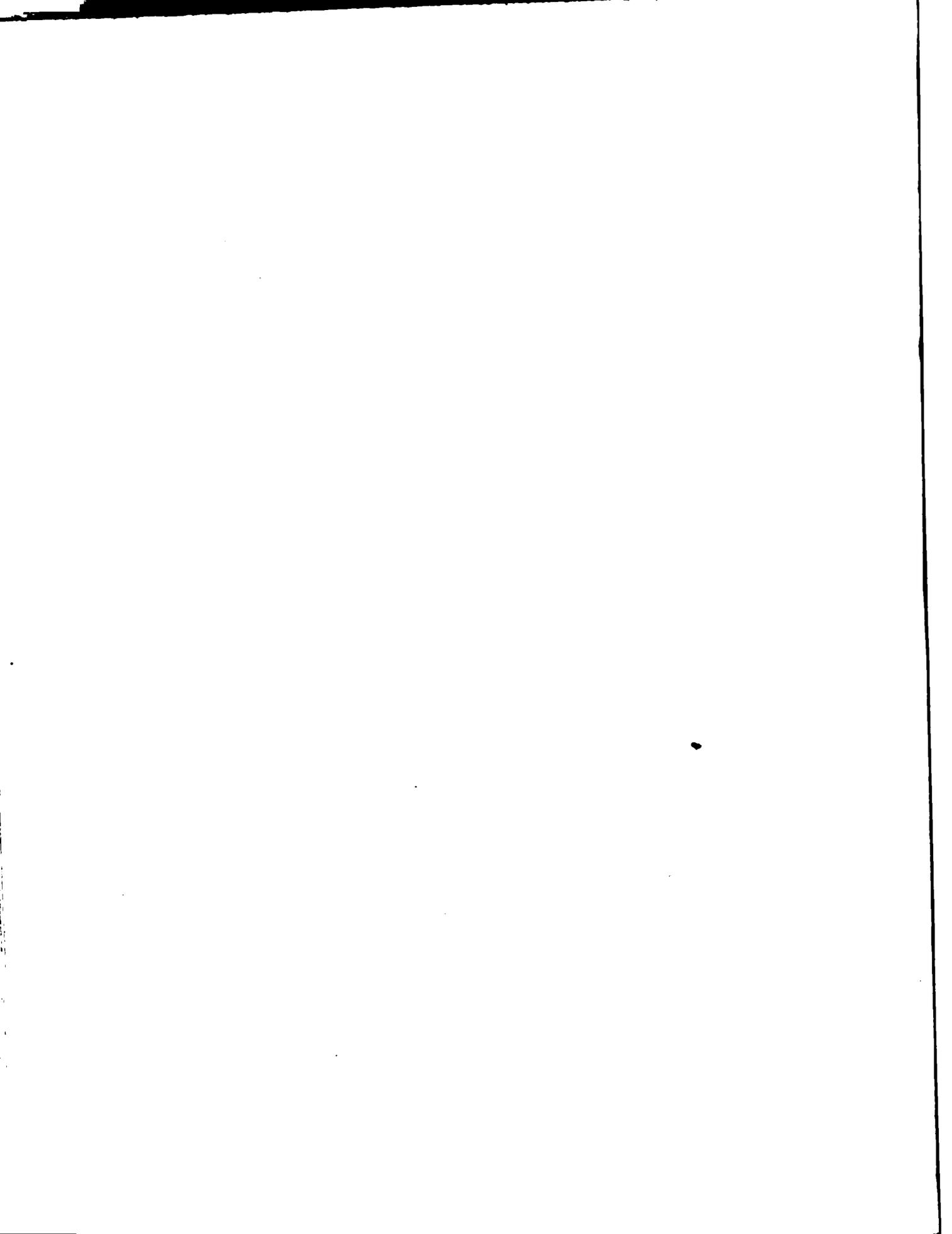
L'heure est arrivée.

Amis ! la voilà

Dans l'air élevée !

Pour l'heureuse cité résonnant désormais,
Que ses premiers accens y proclament la paix !







FEUILLE
DU
JOUR DE L'AN

OFFERTE
A LA SUISSE ROMANDE
PAR LA
SECTION LAUSANNOISE DE L'UNION FÉDÉRALE.

—•••••—
N° I. -- 1^{er} JANVIER 1843.

—•••••—
LA REINE BERTHE.

LAUSANNE.
IMPRIMERIE DE CH. PACHE-SIMMEN.
Cité-devant, 6.

—•••••—
1843.